

ADALBERT HAMMAN

LA CONFESION DE LA FOI DANS LES PREMIERS ACTES DES MARTYRS

Il existe des Cendrillons dans l'ancienne littérature chrétienne. Les apocryphes du Nouveau Testament et la littérature martyrologique sont du nombre et n'ont pas retenu l'attention qu'ils méritaient. Exégètes et patristiciens se renvoient les premiers, la seconde appartient aux patrologues et aux hagiographes. Quand les juridictions sont mal définies, certains domaines risquent ainsi de rester en friche. Les travaux du cardinal Daniélou montrent combien fructueuse peut être la confrontation de disciplines différentes.

Un long entretien avec H. von Campenhausen, peu après la publication de la *Geste du sang*¹, m'a confirmé l'intérêt que la littérature martyrologique représentait pour l'histoire des doctrines. Nous rencontrons ainsi fréquemment des confessions de la foi dans les actes les plus anciens; celles-ci se multiplient jusqu'à la prolixité, à mesure que le genre littéraire se développe.

I. DIFFICULTÉ DE L'ENTREPRISE.

Il est difficile de saisir une tradition littéraire souvent manipulée, développée, enjolivée, modifiée, d'une part, par une longue utilisation, de l'autre, par l'harmonisation des textes avec l'usage de la liturgie et des symboles usuels de la foi. La doxologie finale qui termine la prière de Polycarpe sur le bûcher est un exemple de cette osmose entre un texte et une pratique liturgique².

La difficulté est la même pour qui aborde les confessions de la foi des martyrs. A telles enseignes qu'un historien de la compétence de F. Kattenbusch³ a préféré donner sa langue au chat. La question n'a donc retenu que marginalement l'attention des chercheurs. Elle mérite néanmoins d'être étudiée, quelles que soient les difficultés.

Deux exemples, pris dans la littérature la plus ancienne, permettent de mesurer cette difficulté⁴. Les actes de Justin nous fournissent une confession de la foi⁵. Au préfet Rusticus qui interroge le philosophe sur la doctrine chrétienne, Justin répond :

« Nous adorons le Dieu des chrétiens. Ce Dieu nous croyons qu'il est unique, que dès l'origine, il est le seul [créateur et]⁶ démiurge de tout l'univers, [des choses visibles

1. Paru à Paris, éditions Fayard, en 1953.

2. Voir pour la question notre livre *La Prière*, t. 2, Paris, 1963, p. 134-141.

3. F. KATTENBUSCH, *Das apostolische Symbol*, 1, Leipzig, 1894, p. 77, n. 33.

4. La question se complique avec les Passions où la part

rédaçtionnelle des témoins peut devenir prépondérante.

5. Acta Justini, 1. Voir *BHG* 9727, 973, 974.

6. Le texte entre crochets nous semble très douteux et faire partie d'une rédaction ultérieure. Voir plus loin, p. 93.

et des invisibles]. Nous croyons que Jésus-Christ, le serviteur de Dieu, est Seigneur; annoncé par les prophètes comme devant assister la race des hommes, messager du salut et maître du bel enseignement. »

Pareille formulation surprend parce qu'elle ne correspond pas à ce que nous savons par ailleurs de la confession de la foi de Justin, reconstituée peut-être avec trop d'artifice par W. Bornemann⁷. Les formules archaïques qui s'y rencontrent ne se trouvent dans aucune autre formulation des confessions de la foi.

Ce premier problème se complique d'un second, d'ordre critique. Bien que le texte cité soit communément reçu par les éditeurs des actes, deux excellents témoins, le Parisinus 1470 de l'an 890⁸, le Cambridginus, du VIII-IX^e siècle, analysé par F. C. Burkitt⁹, portent une recension, qui semble n'avoir pas été harmonisée avec les formulaires postérieurs en usage. L'un et l'autre portent le texte suivant :

« Nous adorons le Dieu des chrétiens. Ce Dieu nous croyons qu'il est unique, demiurge unique, dès l'origine, de ces choses : de l'œuvre de tout le cosmos, et dans le Seigneur Jésus-Christ... »

La comparaison des deux recensions permet de conclure que le *textus receptus*, sous la poussée de l'usage liturgique, a fini par substituer à la formulation primitive et originelle, celle qui se récitait dans le Credo : « créateur... des choses visibles et invisibles ». Le cas est classique.

Le second exemple se trouve dans la Passion d'Apollonius, rédigée par des témoins oculaires, texte qu'Eusèbe a connu et qu'il avait inclus dans sa collection de martyres anciens¹⁰. Ce texte a été retrouvé en arménien et publié par F. C. Conybeare¹¹. Les Bollandistes ont édité pour la première fois le texte grec, d'après le Parisinus graec. 1219¹².

Les discours du document qui développent les lieux communs de la littérature martyrologique n'inspirent qu'une confiance limitée, encore qu'un érudit de la rigueur de Harnack y ait vu « la plus noble apologie du christianisme que nous ayons dans l'antiquité¹³ ».

La question se pose ici : Quelle recension choisir ? Il semble bien que les deux textes traduisent un original latin¹⁴, aujourd'hui perdu. Harnack donne la préférence à la version arménienne¹⁵, P. Monceaux¹⁶ à la version grecque, opinion que nous partageons. La question est loin d'être tranchée et mériterait d'être reprise pour elle-même.

Dans le texte grec¹⁷, nous rencontrons un fragment de la confession de la foi à verser à notre dossier. A la question du proconsul Perennis : « Es-tu chrétien ? » Apollonius répond :

« Oui, je suis chrétien. Voilà pourquoi j'honore et je crains le Dieu qui a fait le ciel et la terre et la mer et tout ce qu'ils contiennent. » Formulation archaïque que nous aurons à analyser, héritée de l'Ancien Testament, leit-motiv de la littérature juïdaique, à l'époque du Christ.

Ces deux exemples choisis parmi les actes les plus anciens illustrent la difficulté

7. Il faut la comparer surtout avec 1 *Apol.*, 31, 7. Sur ce qu'a pu être la confession de foi de Justin, voir W. BORNE-MANN, *Das Taufsymbol Justins des Märtyrers*, dans *ZKG* 2, 1879, p. 1-27; et A. NUSSBAUMER, *Das Ursymbol nach Justins des Märtyrers mit Tryphon*, Paderborn, 1921.

8. Les variantes se trouvent dans l'édition de P. FRANCHI DE 'CAVALIERI, *Note agiografiche*, Studi e Testi, 8, 1902, p. 33. Les manuscrits qui donnent la recension longue ou allongée sont le Hierosolymitanus s. Sepulcri 6 saec. 9/10 et le Vaticanus 1667 saec. 10. Ils sont donc l'un et l'autre de date postérieure aux deux autres.

9. Dans *JThS*, 11, 1909, p. 66.

10. Eus., *Hist. eccl.*, V, 21, 2-5.

11. *The Armenian Apol. and Acts of Apollonius and other*

Monuments of Early Christianity, 1894, p. 29-48.

12. *AB*, 14, 1895, p. 284-294. On trouve sur deux colonnes les deux textes arménien et grec, avec une traduction allemande, de Th. Klette, dans *TU* 15, 2, 1897.

13. *SDAWB*. Akademie, 37, 1893, p. 721-746.

14. Ce que Jérôme, peu sûr en la matière, affirme dans *De vir. ill.*, 53 et semble nier dans *Ep.* 70, 4.

15. *Ibid.*

16. *La vraie légende dorée*, Paris, 1928, p. 146.

17. Le texte arménien est différent. Apollonius y répond : « Parce que je suis chrétien et crains Dieu qui a créé le ciel et la terre et non les vaines idoles. » Th. Klette (*loc. cit.* p. 94) y voit une affirmation du monothéisme. Il semble que la confession du nom chrétien aille plus loin.